

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



De la zombification à la résistance de la femme insulaire anthropophage dans *La mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart

Clarissa Charles-Charlery

Volume 19, numéro 3, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096404ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4119>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charles-Charlery, C. (2022). De la zombification à la résistance de la femme insulaire anthropophage dans *La mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart. *Voix plurielles*, 19(3), 434–446. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4119>

Résumé de l'article

Cette étude vise à comprendre l'incarnation de la femme anthropophage qui renverse plusieurs systèmes de domination à travers le parcours de *Solitude*, héroïne emblématique de l'œuvre d'André Schwarz-Bart. *La mulâtresse Solitude* retrace l'histoire réelle de cette mulâtresse esclave qui décide de fuir l'univers mortifère de l'Habitation pour entreprendre une quête identitaire, semée de luttes contre esclavagistes, au côté de nègres marrons. André Schwarz-Bart procède à un réinvestissement de l'histoire pour se focaliser sur la contribution des femmes au sein de la résistance. Cette vision de Schwarz-Bart est issue d'une observation du réel et de l'histoire faisant de l'héroïne un exemple de femme tridimensionnel où se retrouvent la femme, la métisse et la maronne. Mais c'est aussi *Solitude* dont le métissage et le caractère insulaire semblent faire d'elle un modèle-type de l'être multiple, libre et donc symboliquement anthropophage car son métissage est envisagé comme ligne de fuite et déconstruction de hiérarchies.

© Clarissa Charles-Charlery, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De la zombification à la résistance de la femme insulaire anthropophage dans *La mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart

Clarissa Charles-Charlery, Université des Antilles, Martinique

Résumé

Cette étude vise à comprendre l'incarnation de la femme anthropophage qui renverse plusieurs systèmes de domination à travers le parcours de Solitude, héroïne emblématique de l'œuvre d'André Schwarz-Bart. *La mulâtresse Solitude* retrace l'histoire réelle de cette mulâtresse esclave qui décide de fuir l'univers mortifère de l'Habitation pour entreprendre une quête identitaire, semée de luttes contre esclavagistes, au côté de nègres marrons. André Schwarz-Bart procède à un réinvestissement de l'histoire pour se focaliser sur la contribution des femmes au sein de la résistance. Cette vision de Schwarz-Bart est issue d'une observation du réel et de l'histoire faisant de l'héroïne un exemple de femme tridimensionnel où se retrouvent la femme, la métisse et la maronne. Mais c'est aussi Solitude dont le métissage et le caractère insulaire semblent faire d'elle un modèle-type de l'être multiple, libre et donc symboliquement anthropophage car son métissage est envisagé comme ligne de fuite et déconstruction de hiérarchies.

Mots-clés

Résistances ; Insularité ; Anthropophagie ; Métissage ; Schwarz-Bart, André

Souvent réduite à un être vulnérable, objet de désirs sexuels, vide socialement, spirituellement et intellectuellement, dans les écritures coloniales, voire postcoloniales, la femme insulaire caribéenne semble s'éloigner progressivement de cette image dévalorisante pour s'inscrire dans une dynamique de résistance et dans une quête identitaire. Interroger les conditions des femmes esclaves n'est pas une simple annexe à celle de l'esclavage. Autrefois occultés, nous relevons aujourd'hui une multitude de récits sur ces femmes dont certaines sont des archétypes de la résistance. Tel est le cas de *La mulâtresse Solitude* (1972) de l'écrivain guadeloupéen André Schwarz-Bart qui retrace l'histoire vraie d'une femme issue d'un viol de sa mère africaine par son père blanc. Cette femme, au départ dans un état de zombi, marronne et entraîne avec elle un peuple révolté qui désire reconquérir cette île pervertie par l'entreprise coloniale et qui se réorganise à mesure que Solitude affronte les obstacles pour atteindre sa liberté. Schwarz-Bart brosse le portrait d'une femme qui s'écarte progressivement et difficilement de cette vision historique et sociale docile vécue comme un joug

déshumanisant les femmes esclaves et éduquées, formées à obéir au maître, mais aussi au mari avec tant de silence, d'exactitude, de douceur et de respect au point qu'il est rare qu'on les réprime. Cette éducation aurait pour origine les postulats de la croyance judéo-chrétienne que manipule à sa guise le colon pour bâtir les principes des rapports maîtres-esclaves, mais également entre esclaves du même sexe et de sexes opposés, « Grand exemple[s] pour les femmes chrétiennes qu'on leur prêche inutilement depuis Sara, la femme d'Abraham, et qu'on leur prêchera selon les apparences jusqu'à la fin du monde avec aussi peu de fruits qu'on prêche l'Évangile aux Caraïbes » (Gautier 19). Domestique, concubine du maître, épouse d'esclave, coupeuse de canne, mère nourricière, etc., dans ce contexte, la femme, déjà fragilisée par son statut d'esclave, doit survivre entre l'absence de reconnaissance de son humanité, l'absence de statut en tant que femme et l'exploitation qui était faite de son sexe.

L'histoire et le caractère de *Solitude* contrefont ces images réductrices. Cette héroïne représente la femme antillaise dont l'identité se situe au carrefour des cultures et se nourrit de ces substrats ethnoculturels et idéologiques pour passer de la résignation à la résistance. Il convient de comprendre comment *Solitude* incarne la femme qui renverse plusieurs systèmes de domination à travers son parcours, sa personnalité, mais aussi son identité bâtie sur la transformation génétique due à la rencontre des peuples. *Solitude* incarnerait la femme anthropophage en ce qu'elle représente le Caribéen, être composite, agglutinant des traits multiples, matrice « anthropophage » capable d'absorber, d'intégrer la diversité, dans une île espace de relations. Par conséquent, c'est l'idéologie colonialiste qui est remise en question à travers un processus de renversement des valeurs patriarcales et des préjugés tant raciaux que sociaux.

Solitude : un modèle historique de résistances

Ce roman est tiré d'un fait historique et tragique qui s'est déroulé en Guadeloupe. Nous sommes en 1802, huit ans après la première abolition de l'esclavage. L'empereur Napoléon Bonaparte envoie le général Antoine Richepanse en Guadeloupe pour désarmer les soldats de couleur, déporter les officiers rebelles et rétablir la discipline chez les anciens esclaves. Dès lors, une rébellion noire se met en

place et la Mulâtresse Solitude, enceinte de quelques mois, rejoint ce combat contre les troupes de Richepanse. Mais, face à la puissante armée de Richepanse, le groupe rebelle est vaincu, Solitude est mise en prison. Elle est condamnée à mort puis suppliciée le 29 novembre 1802, au lendemain de son accouchement. En consacrant son roman à la vie de cette esclave rebelle, André Schwarz-Bart procède à un réinvestissement de l'histoire pour se focaliser sur la contribution des femmes au sein de la résistance des esclaves. Dans ce cas, cet écrivain s'engage à son tour à dire le monde, mais surtout à dire l'histoire là où elle s'est arrêtée, dire ce qui n'a pas pu être vu et ce qui n'est pas tout à fait reconnu, en l'occurrence la résistance féminine durant la période esclavagiste : « Notre histoire (ou plus exactement nos histoires) est naufragée dans l'histoire coloniale. La mémoire collective sera notre urgence. Dans cette perspective, il convient de mettre à jour la mémoire vraie » (Bernabé, Chamoiseau, Confiant 37), déclarent les tenants de la Créolité. L'écrivain se désignant comme celui qui, avec son écriture, participe de l'histoire des peuples créoles, en révèle la substance calcinée et cachée de l'inconscient collectif. S'inspirant du réel, puisant dans son histoire, il se projette vers ce nouvel humanisme qui tentera de défendre l'être créole dans sa diversité en même temps qu'il en appelle à l'universalité. Il s'agit donc de confronter la problématique de la mémoire individuelle et collective en tant que témoin du passé avant de promouvoir la fictionnalisation des histoires comme vecteur identitaire et de transcender l'histoire : « Le passé ne doit pas seulement être recomposé de manière objective (ou même de manière subjective) par l'historien, il doit être aussi rêvé de manière prophétique pour les gens, les communautés, et les cultures dont le passé justement a été occulté » (Glissant 86).

La mémoire, transmise oralement ou conservée sous forme écrite, constitue la matière première de l'historien/écrivain, la « matrice » de toute reconstitution du passé. Même soumise aux tribulations du temps et parfois aux manipulations idéologiques, elle demeure indispensable à toute reconstruction de soi. Il s'agit ainsi d'échapper à l'ethnocentrisme historique et à la chronique coloniale en faisant en sorte que les Antillais réinvestissent leur histoire. Pour cela, les écrivains se font les chantres d'une histoire épique, militante. Il faut interpréter le passé pour en dégager un message, un sens, le rendre disponible pour prétendre à une identité nouvelle. Puisque l'histoire a été faite par l'Autre, le colonisateur, l'écrivain réorganise l'approche

historique pour la recentrer sur le non-événementiel et la vision intérieure : « Quelque chose nous manque : besoin de se réapproprier l'héroïsme des braves, mais aussi celui des 'presque-rien', de ces *lamed-vovnik*, ces justes silencieux qui s'ignorent eux-mêmes. La mémoire collective a besoin de se réinventer le passé pour se l'approprier » (Simone et André Schwarz-Bart 14). Il revient à l'écrivain de fouiller la mémoire historique, d'aller au-delà de ses ratures afin de retrouver, à partir des traces repérées dans le réel, le passé enfoui d'une communauté éclatée. Désormais, le texte s'inscrit ouvertement dans une visée militante. L'écrivain est appréhendé comme l'opérateur d'un dévoilement.

Solitude est incontestablement une marronne : figure de la résistance d'abord en tant que femme puis en tant qu'individu refusant la soumission au Blanc. Mais avant de se rebeller, elle est victime de déshumanisation et se laisse aller dans une profonde déchéance à la fois psychologique et physique puisqu'abandonnée par sa mère qui fuit l'habitation. Elle évolue donc dans ce lieu comme domestique : elle cuisine et chante à l'occasion des soirées mondaines organisées par le maître. Son existence dans ce lieu clos et mortifère pour l'esclave est marquée par une passivité qui s'observe notamment dans les différents noms qu'on lui attribue et qu'elle s'attribue. En effet, la communauté noire la surnomme « Deux-âmes », en référence à son métissage marqueur d'une dualité raciale fondamentale. Le Mulâtre, à la croisée des deux communautés blanche et noire, se situe dans une position identitaire instable et complexe, car pour l'une il représente la bâtardise et pour l'autre, la trahison. Les Blancs lui attribuent le nom de Rosalie, nom typiquement français et qui fait référence au processus d'assimilation et de christianisation, car l'esclave reçoit un nom de baptême quelque temps après sa naissance. Elle-même se donne pour nom Solitude, témoignant du rejet des noms précédents et par là-même de l'absence de toute filiation : « Elle n'est plus ce que voient les autres, un symbole de métissage défini par l'éternelle nécessité du choix entre deux communautés, celle qui n'a pas de lien » (Rosello 155). La solitude de l'héroïne est significative à cause de l'absence maternelle et parce qu'elle va entreprendre son marronnage seule. La fuite des femmes est d'ailleurs un « projet qui est souvent mené avec la plus grande détermination et dans la solitude » (Gautier 228), motivée par le désir de prendre en main leur destin hors du contrôle d'un homme qui la soumettrait à son autorité. Plus tard, les marrons vont

la surnommer « petite feuille jaune ». La couleur jaune désignant les mulâtres dont la couleur de peau est proche de celle du père blanc. La feuille jaune peut être assimilée aux feuilles mortes de l'automne, en référence à la métaphore de l'état de zombi de Solitude, errante, qui se laisse emporter par le vent. Toutes ces attributions de noms, toutes ces techniques de filiation, témoignant de cette identité de l'entre-deux, l'enferment dans cette impossibilité d'incarnation de la figure du rebelle. Le processus de zombification de Solitude commence dans l'habitation mortifère. Elle se métamorphose en « zombi-corne » et cette transformation marque le début d'une errance identitaire paradoxalement salutaire. Dans les croyances ancestrales africaines et caribéennes, les zombi-cornes sont « des personnes que leur âme avait abandonnées ; ils demeurent vivants, mais l'âme n'y était plus » (Schwarz-Bart 74). L'identité de Solitude oscille entre le monde des vivants et celui des morts, lui conférant une dimension légendaire. Le passage dans ce gouffre identitaire s'avère nécessaire pour légitimer le marronnage de Solitude. Schwarz-Bart s'approprie les traces de l'histoire d'une genèse pour une perspective de la refondation de la mémoire collective. En effet, le personnage central de ce récit semble avoir perdu le sens des choses, la notion du temps et, surtout, la mémoire de ses origines. La mémoire ontologique de Solitude est évacuée par la force du temps et des choses, par les ravages de la colonisation et du système esclavagiste. Cette identité évanouie reste tout de même ancrée sous la forme de bribes dans l'inconscience du personnage soumis à quelques images boueuses en arrière-fond de son esprit. L'écrivain crée en fait un personnage prétexte qui lui permettra de légitimer la résistance du peuple colonisé qui s'inscrit dans une perspective de déconstruction-reconstruction échappant au contrôle du système colonial.

De plus, l'errance identitaire, révélée par cette succession de noms, est intrinsèquement liée à l'errance géographique de Solitude, bienfaitrice pour son émancipation : l'errance vécue dans l'habitation, puis dans la forêt tropicale, lieu de refuge des marrons, constitue le garant d'un rapport non totalitaire à la terre et à l'Autre. Solitude traverse les espaces et entretient des relations avec des individus d'origines et de couches sociales différentes. Par conséquent, le point de départ de cette errance demeure la prise de conscience d'être incomplet et de la nécessité vitale de combler un vide sur fond de quête de soi et d'ouverture à l'Autre. La mobilité de

Solitude, motivée par le désir d'aller à la rencontre de la communauté marronne, suppose ainsi une redéfinition perpétuelle de l'identité qui passe nécessairement par le mouvement, le déplacement voire l'errance. Dans ce cas, Schwarz-Bart nous entraîne dans une errance exigeant mobilité et extension par rapport à un centre exclusif, qui constitue l'une des modalités de l'identité-rhizome et, en même temps, l'un des axes de la pensée de la Relation¹ qui rejette toute idée d'enracinement dans un lieu érigé en territoire.

D'ailleurs, lorsque Solitude rejoint un camp de marrons, elle va progressivement se transformer avec l'aide des femmes qui au départ la rejetaient, mais qui changeront d'attitude dès lors qu'elles comprennent que Solitude était une esclave abîmée par cette vie de servitude. Pourtant, le passage de la femme zombi à la femme marronne prend du temps, mais elle sortira de cette phase transitoire le jour où le camp est pris d'assaut par des chasseurs blancs. Les Noirs sont tués, capturés, puis soudain Solitude court vers les chasseurs sans la moindre hésitation et crie « Tuez-moi, Tuez-moi... aye je vous dis tuez-moi » (117). Vivre libre ou mourir. Cette devise révolutionnaire est illustrée par les propos de l'héroïne comme l'expression d'une volonté farouche de ne plus revenir à une quelconque condition servile. Solitude n'envisage aucunement un avenir en tant qu'esclave et, dans cette perspective, la mort est envisagée non comme une défaite, mais comme le prolongement de la liberté, l'une des solutions les plus sensées dans l'esprit de celle qui commence à se réapproprier. Les autres marrons, stupéfaits par cette réaction et reconnaissant ce cri de résistance, l'appellent pour la première fois « négresse ». À partir de cet instant précis, Solitude est propulsée à la tête d'un groupe de marrons. Le terme « marron » est issu de l'espagnol *cimarrón* signifiant « s'échapper, fuir ». Le marronnage est un acte de révolte des esclaves face à l'entreprise coloniale. Les marrons sont des esclaves fugitifs qui refusent de continuer d'être déshumanisés pour prendre le contrôle de leur vie. La reconnaissance de la figure de résistance de Solitude est donc triple : elle est désormais respectée en tant que femme, métisse et marronne. Sa renommée se répand dans toute l'île. Pourchassée par les Blancs, dans un état de fatigue extrême, elle se réfugie dans un autre camp de marrons qui l'accueillent avec émerveillement : « Alors c'est donc toi, la femme Solitude ? s'étonna une vieille congo » (143).

Schwarz-Bart, en s'appuyant sur le modèle archétypal que représente son personnage, met en question les prétendues idées reçues sur la place de la femme et du mulâtre dans la résistance noire au temps de l'esclavage. Solitude sublime la révolte féminine, puisqu'elle est enceinte durant son périple et cette grossesse n'est pas un frein à la quête d'émancipation. Au contraire, elle porte avec fierté l'enfant du marron Congo Maïmouni. De fait, elle se doit d'être un exemple de ténacité et de résilience pour cet enfant dans les veines duquel coule le sang des insurgés. L'écrivain interroge également le statut de la femme dans la communauté marronne dans la mesure où l'histoire nous apprend qu'elle était chargée « des occupations domestiques comme la préparation des repas, la pilaison du mil » (Gautier 232). De même, elle entretenait un rapport d'infériorisation par lequel les hommes détruisaient tout élan d'aspiration d'émancipation féminine : « être possédée par un maître ou par des marrons n'est guère différent en soi : l'autonomie de la femme y est tout autant déniée » (233). Solitude incarne l'exception et déconstruit cette représentation réductrice car elle est propulsée au rang des chefs de bandes marrons. Parallèlement, dans cette dynamique de représentation subversive, il est opportun de comprendre que l'hybridité identitaire de l'héroïne revêt un caractère singulièrement anthropophage au sens qu'elle incarne l'expérience du transracial transgressif.

Solitude : un archétype de l'anthropophagie culturelle caribéenne

Il paraît intéressant d'interroger le métissage en tant que résultat d'un processus anthropophage qui s'inscrit dans cette mouvance de résistance au colonialisme. Cette anthropophagie symbolique est celle défendue par le mouvement moderniste anthropophage brésilien des années 1920. L'anthropophagie est une expérience qui se définit par la sortie de soi-même, par le rejet de toute forme d'assujettissement intellectuel et par l'expérience de l'altérité. L'attitude anthropophage sous-tend une contradiction profonde entre deux cultures, les primitives (amérindienne et africaine) et la latine (d'héritage culturel européen), au fondement de la culture brésilienne, mais aussi celle des Antilles. Il ne s'agit pas d'un procédé d'assimilation harmonieux et spontané entre les deux pôles, mais de montrer que « le primitivisme apparaît comme signe de déglutition critique de l'Autre, le moderne et civilisé » (Lolive). S'inspirant de leurs ancêtres indiens Tupi qui pratiquaient

le cannibalisme comme acte de riposte contre les colons, les modernistes réinvestissent la symbolique de cet acte pour l'inscrire dans un mode de penser et de se situer dans le monde : une absorption-transformation, c'est-à-dire une opération ayant pour fin de prendre les idées qui intéressent chez autrui et de se les approprier de manière stratégique.

Dans le cadre d'une nouvelle symbolisation du Brésil national, les écrivains modernistes abordent la question du dialogue des cultures qui font la multiplicité des réalités brésiliennes. Le poète et théoricien d'avant-garde Oswald de Andrade (1890-1954), mais aussi fondateur reconnu des anthropophagies, définit le mouvement anthropophage comme un indianisme à rebours revendiquant le « mauvais sauvage » anthropophage que l'on s'était jusqu'alors efforcé de refouler. Par ce concept anthropophage, Andrade opère un recentrage brésilien sur la recherche de son authentique et multiple identité : « En faveur du métis, de l'européen mécontent, du bon aventurier absorbé par l'indien, car cette anthropophagie est née davantage des besoins d'un peuple que des raffinements de l'intelligence d'un homme ! Elle n'a pas été inventée. Ni importée » (*Anthropophagies*, 288). L'écrivain propose une réinterprétation, d'abord dans l'art puis comme modèle théorique, de l'acte de cannibalisme pratiqué par les Indiens Tupi.

La pensée anthropophage tend à renforcer la brésilianité, autrement dit une identité hybride : être tout à la fois, tout en un. Pour être en phase avec le monde qui l'entoure tout en se dégageant de ce système d'infériorisation du fait de sa condition de colonisé, le Brésilien ne doit plus limiter sa quête identitaire à une reconsidération de la culture ancestrale indigène uniquement. Il doit prendre conscience que son identité réside essentiellement dans la diversité culturelle spécifique à son pays. D'un point de vue identitaire, le mouvement anthropophage rend compte pleinement de cette diversité puisqu'il s'agit, pour se construire, de se nourrir d'apports culturels et idéologiques européens, occidentaux, indigènes et africaines, la brésilianité brassant l'ensemble de ces apports en perpétuelle connexion. Il s'agit donc de reconnaître que l'homme moderne est un individu multiple qui ne peut s'enrichir et être en phase avec le monde que par absorption des cultures qui l'entourent. Sinon, il évoluerait dans un carcan intellectuel et culturel et serait, de ce fait, en marge de toute société. Ainsi, la réponse que l'Amérique latine et la Caraïbe apportent à l'aliénation culturelle consiste

à creuser plus encore le métissage et l'hybridation avec les flux mondiaux. L'hybris monstrueuse du rapport entre l'esclave et le maître n'est pas en soi libératrice et salvatrice du régime patriarcal. Au contraire, le monstre est le terrain qu'il ne faut pas refuser, mais il est le terrain du combat. Dans le programme anthropophage des modernistes, l'hybridation n'est pas un projet abstrait, mais une pratique.

L'identité de Solitude renferme trois entités raciales et culturelles constitutives aux différentes communautés des îles caribéennes, et dont les rapports sont fondamentalement conflictuels. La protagoniste s'inscrit dans la lignée du Blanc par son père et elle s'est imprégnée de la culture blanche. Mulâtresse domestique, elle échappe au travail infernal de la culture des champs de canne pour évoluer dans la maison du maître au milieu des esclavagistes. Elle s'inscrit également dans la lignée des esclaves noirs par sa mère et cet ancrage s'est d'autant plus dévoilé lorsqu'elle décide de se battre contre les chasseurs au côté des marrons. Cette double appartenance l'inscrit inéluctablement dans la lignée des mulâtres qui, du point de vue social et identitaire, se distingue des deux autres entités en dépit du fait que cette lignée est la résultante du mélange de ces dernières. L'histoire coloniale nous apprend que le rapport qu'entretiennent ces trois communautés, se caractérise par une violence extrême provoquée par la colonisation, l'esclavage, le racisme. Solitude incarne le Caribéen doté d'une identité multiple, « apparaît comme le symbole des temps nouveaux, de ce métissage qui colore le siècle » (Simone et André Schwarz-Bart 14). Elle fait l'expérience de l'anthropophage qui se nourrit des blessures, des pensées, des cultures issues de chacune d'elle et elle parvient à faire de ce brassage une force pour lutter contre toute forme d'assimilation et d'enfermement. Dans ce cas, l'anthropophagie est significative d'une aspiration à une expansion identitaire qui transgresse la frontière exclusive entre soi et l'Autre. Selon Rogério Haesbaert, le processus d'hybridation peut se transformer en un instrument d'innovation et/ou de résistance. C'est ce qu'il propose de nommer l'« hybridité anthropophagique », « l'hybridité comme force, l'anthropophagie comme arme : dévorer, c'est stimuler la recreation constante, la germination d'une pensée mythico-poétique que l'utilitarisme et la domestication de la pensée et des identités euro-colonisatrices ne peuvent réduire » (4).

L'hybridité de Solitude est révélatrice de cette dimension révolutionnaire puisque la protagoniste transgresse, à elle seule, ces frontières culturelles et idéologies bâties par le système colonial. Issue des trois civilisations, elle échappe finalement à toute sorte de claustration identitaire et, du coup, rend caduque le rapport tensionnel des trois communautés. Le double rejet subi, la plongeant au départ dans cet état de zombi-corne, est le moteur de sa quête d'émancipation. Cette triple appartenance n'est pas un obstacle à son marronnage. Non seulement parvient-elle à déconstruire les clivages sociaux et raciaux, elle renverse aussi la domination du maître puisqu'elle n'est plus sous son contrôle et s'identifie au marron noir alors que le sang blanc coule en elle. Ainsi, à travers son personnage hybride, André Schwarz-Bart revendique la reconnaissance du pluralisme des orientations culturelles, des formes de vie et des liens identitaires. Solitude s'assume comme modèle-type de l'être multiple, libre et donc symboliquement anthropophage, car son métissage est ligne de fuite et déconstruction de hiérarchies. La libération de tout individu – et non pas celle du seul colonisé – passe non seulement par la reconnaissance et le respect des différences, de la diversité, des identités, mais aussi par l'abolition des communautés assimilées à l'enfermement identitaire, au profit d'un sujet aux identités multiples, déterritorialisés, circulant librement entre les territoires politiques et revendiquant des droits déconnectés de toute identité nationale et de toute communauté politique.

D'ailleurs, cette multiplicité identitaire, marqueur du processus de transformation, ne se limite pas au domaine ethnologique. Solitude construit son identité également dans son rapport à l'espace insulaire, au paysage. Une identité lui est imposée dans l'habitation, espace de dépersonnalisation, puis elle s'approprie une autre durant son marronnage dans les bois, espace de liberté et de tous les possibles où elle fait l'expérience merveilleuse du corps à corps avec la nature : « Elle fut tout à coup sensible à ce nouveau mystère : son corps sur la terrasse, et son esprit gisant au fond de la rivière à Goyaves » (Schwarz-Bart 129). Andrade, dans *Manifeste Anthropophage*, suggérait déjà de communiquer avec le sol en opposition à ce qui serait de l'ordre du végétal. Il faisait aussi allusion à la terre du Nouveau Monde, à la fois profonde et féconde, capable de filtrer les caractères des artistes et de se laisser exprimer à travers ces caractères mêmes. L'objectif est d'exprimer le besoin de se tourner vers ce qui nous compose – le sol où pousse le végétal, matière travaillée par

les artistes et qui leur permet de changer : « Subsistance, Connaissance. Anthropophagie. Contre les élites végétales. En communication avec le sol » (15). En ce sens, le Brésilien en quête d'identité et de création doit se ressourcer dans les tréfonds culturels et imaginaires, mais aussi s'imprégner des données géographiques du Brésil qui, en tant que terre d'hybridité, de créolisation, le conditionne dans une dynamique de relation, d'ouverture à l'Autre par-delà les frontières.

Edouard Glissant partage cette vision et estime urgent de travailler à guérir le Caribéen en lui permettant de se réapproprier un espace, en l'occurrence les îles des Antilles qui renferment justement les éléments nécessaires pour reconstituer les déchirures sociales, remplir les trous de la mémoire collective et établir des relations hors du modèle métropolitain. Ces îles sont des espaces de créolisation imprévisible qui rétablissent une certaine mise en ordre identitaire de l'Antillais. Celui-ci construit son histoire en étant désormais conscient d'appartenir à un monde, à une culture du multiple, de la relation : « La créolisation ne conclut pas à la perte d'identité, à la dilution de l'étant. Elle n'infère pas le renoncement de soi... Son fait, par-delà ces conditions le plus souvent désastreuses, est d'entretenir relation entre deux ou plusieurs « zones » culturelles, convoquées en un lieu de rencontre... » (*Traité*, 25).

Dans ce cas, l'insularité est propice à la transformation des êtres génétiquement et culturellement. Cette transformation se manifeste par une résonnance inouïe des cultures les unes dans les autres et qui met à mal tout ce qui est relatif au pouvoir et à l'autorité. Solitude traverse les espaces et embrasse les cultures dans une île animée d'un paysage-Relation qui génère des interconnexions entre le sujet et la nature, les présences. Jean-Georges Chali, qui se réfère au philosophe Éric Dardel, conçoit la possibilité d'atteindre une conscience de soi à partir du lieu. Pour lui, « la réalité géographique agit sur l'homme par un éveil de la conscience. Les éléments qui l'entourent lui font prendre conscience de sa propre condition, agissent sur son tempérament et peuvent conduire des poètes à se considérer comme relevant de la même consistance que les éléments de la nature » (61).

Le paysage est un personnage à part entière qui sert de guide, de ressource à cette femme épuisée par sa lutte acharnée. Le paysage-Relation relève d'une dynamique révolutionnaire qui agrandit les possibilités de l'être humain. Il favorise le

parcours initiatique qui mène vers de nouvelles expériences relationnelles où les barrières dedans/dehors, sujet/objet, perception/imagination s'estompent.

Cette biographie fictive de Solitude est un hymne à la résistance anticoloniale à travers la célébration du marron et du métis avec le portrait d'une femme dont l'hybridation identitaire s'inscrit dans une perspective anthropophage révolutionnaire. Schwarz-Bart fait de Solitude une figure prétexte issue d'un croisement racial qui la dégage de plusieurs postures de soumission. Faite de souplesse et de polymorphie, de duplicité et d'équivoque, d'inversion et de retournement, la figure du métis est présentée comme un modèle de résistances. Le métissage, tel qu'il est décliné par l'écrivain, semble une réponse au clivage identitaire dans une narration qui raconte une vie teintée de luttes, d'humiliations et de rebondissements. La traversée transgressive et salutaire des frontières raciales, spatiales, sociales et culturelles qu'expérimente Solitude, met d'ailleurs en lumière la conception moderniste brésilienne selon laquelle l'anthropophagie est significative d'une aspiration à une expansion identitaire via une démarche d'ingérer la frontière exclusive entre soi et l'Autre. Cette forme d'incorporation produit une altération de l'identité qualifiant un type de métissage et un mode d'hybridité fondé sur la rencontre conflictuelle entre Européens, Africains et Autochtones.

Bibliographie

Andrade, Oswald de. *Manifeste anthropophage*. Paris : Blackjack, 2011.

---. *Anthropophagies*. Paris : Flammarion, 1982.

Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. *Éloge de la créolité*. Paris : Gallimard, 1989.

Chali, Jean-Georges. « Traditions et modernité dans les littératures des sociétés postcoloniales et panaméricaines ». Thèse HDR : Littérature comparée. Paris : Université Paris-Est, 2014.

Gautier, Arlette. *Les sœurs de Solitude. La condition féminine dans l'esclavage aux Antilles du XVIIe au XIXe siècle*. Paris : Editions Caribéennes, 1985.

Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 1996.

---. *Traité du tout-monde*. Paris : Gallimard, 1997

Haesbaert, Rogério. « Hybridité culturelle, 'anthropophagie' identitaire et transterritorialité ». Tr. Paul Claval). *Vu du Brésil* 78 (2011).
<https://journals.openedition.org/gc/607>

Lolive, Jacques. « Utiliser le pluralisme ontologique comme grille d'analyse ». *Quaderni* (Automne 2015). DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.935>

Rosello, Mireille. *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris : Karthala, 1992.

Schwarz-Bart Simone et André. *L'ancêtre en Solitude*. Paris : Seuil, 2015.

Schwarz-Bart, André. *La mulâtresse Solitude*. Paris : Seuil, 1972.

Note

¹ Voir la théorie de la relation développée par Édouard Glissant notamment dans son *Introduction à une poétique du divers*.